

FAITS DIVERS.

Un parricide involontaire.—On exécute en ce moment d'importants travaux au château de M. le duc de X., qui avoisine la forêt de Fontainebleau, et qui n'avait pas été habité depuis qu'il avait été le théâtre du dramatique événement que voici : Le duc était en mission diplomatique ; Mme la duchesse demeurait seule au château. On constata que des objets de prix disparaissaient. Certains indices témoignaient que les vols devaient s'effectuer la nuit et par une seule personne. Cependant les serrures ne portaient aucune trace d'effraction, et il était évident que le voleur possédait de fausses clefs.

Dans la maison, il n'y avait d'autre homme que le concierge, depuis longtemps toutes les recherches pour découvrir le voleur avaient été infructueuses. Il offrit alors à la duchesse de faire venir près de lui son fils, jeune homme de vingt-sept ans ayant servi dans les zouaves. La dame, dont le sommeil était troublé par des craintes continues, accepta cette proposition avec empressement et, le lendemain, Henri L. . . . , le fils du concierge, était installé au château.

La nuit qui suivit son arrivée, il se mit en fonction dans une galerie qui conduisait dans la chambre à coucher de la duchesse après s'être préalablement muni d'un fusil de chasse à deux coups, dont il avait, avec le plus grand soin, inspecté la charge et les capsules.

Vers une heure après minuit, une clé tourna doucement dans la serrure de la porte qui donnait accès dans la galerie.

—Qui va là ? . . .

On ne répondit pas, et celui qui approchait continua sa marche silencieuse. Deux nouvelles interrogations ne produisirent sur lui aucun effet. Une détonation ébranla l'appartement.

L'homme tomba en poussant un cri.

Les portes s'ouvrirent. La duchesse et ses bonnes apparurent tenant des lumières. On s'approcha de l'individu sur le parquet, et on reconnut le cadavre du concierge.

Henri L. . . . venait de tuer son père.

Il paraît que le malheureux concierge était sujet à de fréquents accès de somnambulisme. Dans cet état, il se levait la nuit, et comme il avait les clefs de tous les appartements, il allait s'emparer des bijoux et de l'argenterie, non pas pour les voler, mais parce que ces objets lui plaisaient. On retrouva dans un coffre placé dans le cellier tout ce qui avait disparu.

Henri L. . . . avait perdu la tête. La nuit même du meurtre, tenant encore à la main son fusil, il s'était enfui en criant : "Parricide ! parricide !"

Le lendemain, son cadavre fut trouvé dans une mare des environs.

UN IVROGNE EN BALLON.—Il y a eu mercredi de la semaine dernière, à Rock Island, une ascension aérostatique qui dénote chez son organisateur des instincts originaux, mais peu civilisés. La construction de l'aérostat était des plus primitives ; c'était un de ces ballons que l'on gonfle à l'air chaud et qui, dès que l'air est refroidi en évaporé, redescendent d'eux mêmes comme et où il plait à Dieu. Jamais aéronaute n'a fait l'insigne folie de s'aventurer dans un ballon semblable, dont la descente est soumise au pur caprice du hasard. Ces engins, tels qu'on en lance les jours de fête publique, n'ont ni ancre, ni parachute, ni appareil d'aucun genre, et si parfois ils emportent avec eux dans les airs un être animé, c'est un malheureux chat ou un infortuné lapin, condamné d'avance à une mort presque certaine.

Tel était le ballon au gonflement duquel la population de Rock Island assistait mercredi soir, dans les terrains vacants qui s'étendent derrière l'Eglise Baptiste. La curiosité publique était très excitée par l'existence, au bas du ballon, d'une nacelle de dimensions beaucoup plus grandes qu'il n'est nécessaire pour loger le chat ou le lapin qui sont d'ordinaire, en pareil cas, le dindon de la farce. On se demandait quel animal de forte taille était destiné à faire le voyage périlleux, mais personne ne le savait, et l'on n'a eu le secret de l'éénigme que lorsque le ballon, complètement gonflé, a été prêt à partir.

A ce moment, le propriétaire de l'aérostat a crié d'une voix rauque : "Amenez Billy." Qu'était-ce donc que Billy ? Tous les yeux se sont tournés du côté dans la direction duquel l'homme au ballon avait lancé son appel, et l'on a vu, étendu à l'écart et ronflant comme un orgue de Barbarie, un voyou aux vêtements sordides. Les collaborateurs de l'entrepreneur de la fête ont secoué le dormeur, mais ne sont pas parvenus à le tirer de sa torpeur qu'à force de lui jeter de l'eau sur la tête. Le misérable a fini par se lever en tribuchant et en promenant des yeux idiots sur la foule ; il était ivre au point de ne pouvoir mettre un pied devant l'autre. On l'a pris sous les épaules pour l'amener jusqu'à la nacelle, on l'a installé dedans et le cri de : Lâchez tout ! a retenti.

Le ballon s'est élevé rapidement. L'ivrogne, debout dans la nacelle, se cramponnait d'un bras aux cordages et de l'autre agitait stupide son chapeau pour répondre aux acclamations de la multitude. Il n'avait évidemment pas conscience de ce qui se passait et devait se croire dans quelque meeting dont il se trouvait être le héros sans savoir pourquoi ; car, très probablement, cet homme était un politicien ; il n'y a qu'eux pour dépasser ainsi les limites vraisemblables de l'ivrognerie.

Cependant le ballon avait disparu dans les nuages et la foule ne se dispersait pas. On savait que, sitôt le gaz refroidi, la chute aurait lieu et l'on tenait à assister au dénouement. Personne ne voulait rentrer sans avoir vu de ses yeux de quel genre de mort péirait le pauvre diable qui s'était laissé fourrer dans cette galère. Quelques paris se sont même engagés à ce sujet : Suivant les uns il tomberait dans la rivière et serait noyé ; d'autres prétendaient qu'il viendrait se broyer contre un arbre ou contre les murs de quelque édifice ; d'aucuns soutenaient que la rapidité de la descente suffirait à déterminer quand Billy, sans doute assez dégrisé par cette course rapide pour comprendre le danger, s'est élancé de la nacelle sur le toit de la maison d'un M. Glaussen, où il est resté étendu sans connaissance.

Par le plus grand des hasards il ne s'était pas rompu les os ; mais il avait reçu des lésions internes auxquelles il ne paraît guère possible qu'il survive.

Le spectacle barbare dont Billy a été le triste héros nous paraît de nature à réclamer impérieusement l'intervention de la société protectrice des animaux.

L'HOTEL DE NIORRES.

X.—*La route de Sèvres.*

La boisson est avalée. L'évêque y revient plusieurs fois et s'endort.

Vers le milieu de la nuit, il est réveillé par des douleurs atroces. Des symptômes d'empoisonnement se révèlent. Encore cette fois les secours arrivent trop tard ; mais cependant la rapidité du venin est moindre, et l'évêque a le temps, avant de mourir, de laisser au fils de la veuve courageuse tous ses biens en substitution, dans le cas où l'orphelin né du premier fils marié viendrait à mourir avant celui-là, ces deux enfants étant les seuls du nom aptes à perpétuer la souche.

—Après ? demanda Augereau en voyant Léonard s'arrêter.

—Après ? dit également Tallien.

—Messieurs, répondit Léonard, l'évêque est mort avant-hier, et M. Lenoir n'en savait pas davantage.

—Quoi ! s'écria Danton, la police n'a rien appris ?

—Rien absolument.

—Et que dit M. Lenoir.

—Il jure qu'il arrivera à la découverte du coupable.

—Oui, ajouta Marat, quand toutes les victimes seront frappées !

—Et qu'a dit la reine ? demanda Fouché.

—Sa majesté s'est montrée bien vivement intéressée par ce récit, et elle a chargé M. Lenoir de la tenir au courant des moindres circonstances se rattachant à cette lugubre histoire.

—Bonne princesse ! murmura Marat, elle ne s'occupe de ses sujets que par curiosité."

En ce moment la voiture s'arrête, et le cocher descendant de son siège, vient ouvrir la portière.

—Messieurs ! dit-il de sa voix enrouée, c'est la montée de Sèvres. Si vous voulez marcher un peu . . .

Les voyageurs descendirent.

Talma et son compagnon, l'élève de l'École militaire, lequel n'avait point encore prononcé une parole, suivirent le mur du Saint-Cloud, nouvellement acquis par Marie-Antoinette.

Danton, Fouché, Saint-Just, Léonard, Michel, Tallien, Joachim, Augereau et Marat marchèrent sur la chaussée, suivis de près par Jean, lequel semblait vouloir ne pas perdre un seul mot de leur conversation.

Le vicomte et le marquis se tenaient à l'écart.

—Ainsi, dit Danton après un moment de silence et en regardant sur le coiffeur de la reine son regard incisif, ainsi, monsieur Léonard, vous ignorez le nom du conseiller dont vous venez de nous raconter la lamentable histoire ?

—Je l'ignore absolument, répondit le coiffeur.

—Cependant, fit observer Fouché, ce nom doit être facile à connaître. On sait tous ceux des conseillers au parlement, dont, proportionnellement, le nombre est assez restreint, et cette quantité de deuils successifs qui désolent la maison de celui dont vous parlez peut le désigner sans qu'il soit besoin de longues recherches. Qu'en pensez-vous, Danton ? En votre qualité d'avocat, vous devez savoir quelque chose ?

—Il y a longtemps que je n'ai mis les pieds au palais, répondit Danton, et je ne suis pas au courant de ce qui s'y passe en ce moment. D'ailleurs, ainsi que l'a dit M. Léonard, on s'est efforcé de dissimuler cette série épouvantable de crimes ; mais votre observation est juste, Fouché, et je ne doute pas qu'en interrogant nous n'arrivions rapidement à connaître le nom du conseiller.

—Et, fit Marat en s'avancant un peu, on doit savoir quel siège occupait l'évêque ?

—M. Lenoir ne l'a pas dit devant moi, répondit Léonard.

—Il n'a pas nommé non plus les deux gentilshommes fiancés aux deux nièces.

—Non ; seulement, il a dit en parlant de ces deux jeunes gens, officiers tous deux, que les renseignements obtenus sur eux n'étaient pas des plus satisfaisants.

—Bah ! qu'est-ce qu'ils ont donc fait ?

—Des dettes énormes paraîtrait-il ?

Marat se mit à rire.

—Ils ne se croiraient pas de noblesse s'ils payaient leurs créanciers ! dit-il avec un mauvais regard.

—Sont-ils donc des hommes tarés ? demanda Danton.

—Pas précisément peut-être ; mais, continua le coiffeur en baissant la voix, M. le lieutenant de police semblait avoir d'eux la plus fâcheuse opinion.

—Si les nièces hériteraient de leur oncle, fit observer Fouché, on n'aurait peut-être pas loin à chercher pour trouver la trace des coupables.

—Dame ! si tous les enfants mouraient, et ils sont en bon chemin pour cela, dit Marat, les nièces hériterait.

—Oh ! fit Léonard, des gentilshommes.

Marat haussa les épaules.

—Raison de plus ! fit-il de sa voix sifflante. Pour trouver les vices et les crimes, il faut chercher en haut de l'échelle sociale par le temps qui court.

—Oui, dit Fouché, et pour rétablir les choses comme elles devraient être, il faudrait retourner l'échelle.

—La briser ! ajouta violemment Marat. Plus de degrés inférieurs ni de degrés supérieurs : un seul échelon suffit.

—L'égalité ! dit Danton.

Tandis que la conversation continuait entre les différents personnages formant un même groupe sur la montée de Sèvres, le marquis et le vicomte marchaient lentement à cinquante pas en arrière.

—Eh bien, disait M. d'Herbois, nous savons maintenant à ce sujet : Suivant les uns il tomberait dans la rivière et serait noyé ; d'autres prétendaient qu'il viendrait se broyer contre un arbre ou contre les murs de quelque édifice ; d'aucuns soutenaient que la rapidité de la descente suffirait à déterminer quand Billy, sans doute assez dégrisé par cette course rapide pour dépasser ainsi les limites vraisemblables de l'ivrognerie.

Cependant le ballon avait disparu dans les nuages et la foule ne se dispersait pas. On savait que, sitôt le gaz refroidi, la chute aurait lieu et l'on tenait à assister au dénouement. Personne ne voulait rentrer sans avoir vu de ses yeux de quel genre de mort péirait le pauvre diable qui s'était laissé fourrer dans cette galère. Quelques paris se sont même engagés à ce sujet : Suivant les uns il tomberait dans la rivière et serait noyé ; d'autres prétendaient qu'il viendrait se broyer contre un arbre ou contre les murs de quelque édifice ; d'aucuns soutenaient que la rapidité de la descente suffirait à déterminer quand Billy, sans doute assez dégrisé par cette course rapide pour dépasser ainsi les limites vraisemblables de l'ivrognerie.

La vue du ballon descendant avec une vitesse vertigineuse a coupé court aux commentaires et aux suppositions. Il descendait, ou plutôt il tombait droit sur la septième rue, près de Western avenue. Il était encore à une hauteur considérable quand Billy, sans doute assez dégrisé par cette course rapide pour comprendre le danger, s'est élancé de la nacelle sur le toit de la maison d'un M. Glaussen, où il est resté étendu sans connaissance.

Par le plus grand des hasards il ne s'était pas rompu les os ; mais il avait reçu des lésions internes auxquelles il ne paraît guère possible qu'il survive.

Le spectacle barbare dont Billy a été le triste héros nous paraît de nature à réclamer impérieusement l'intervention de la société protectrice des animaux.

dent, plus convenable de tenter une explication. Quel motif a M. de Niorres pour nous refuser l'entrée de son hôtel ?

—Le sais-je ? Le fait est là cependant : quatre fois nous avons été éconduits.

—Eh bien ! Henri, essayons une cinquième fois.

—Mais ce sont de nouvelles lenteurs, dit le vicomte avec impatience, et le péril est imminent ! Songe donc ! l'évêque est mort... Blanche et Léonore n'ont plus que leur mère pour veiller sur elles. Si la mort les frappait à leur tour...

—Tais-toi ! interrompit le marquis en pâlissant, ne dis pas cela ! Crois-tu donc que je veuille reculer le moment de leur délivrance ? Non ! mais je veux essayer encore d'accorder ensemble la sécurité de celles que nous aimons plus que la vie et le respect que nous devons à leur famille."

Le vicomte prit la main du marquis et la serra fortement.

—Tu as raison ! dit-il.

XI.—*La jolie mignonne.*

Lorsque le carrabas eut atteint le sommet de la montée de Sèvres, il s'arrêta, et tandis que les huit maigres haridelles essayaient de reprendre quelque force en souffrant bruyamment, le cocher, qui avait suivi à pied sa voiture, alla s'appuyer contre l'une des murailles bordant la route, se mettant ainsi sous son ombre protectrice à l'abri des rudes attaques des rayons lumineux dont l'ardeur augmentait sensiblement aux approches du milieu du jour.

Assis nonchalamment sur une borne en attendant qu'il plût à ses voyageurs de rejoindre le véhicule, Fouquier tira de sa poche un carnet recouvert d'un cuir sale et gras et il l'ouvrit en relevant une agrafe servant à le fermer.

“ Nous disons donc, murmura-t-il en jetant alternativement son regard oblique sur les feuilles noircies du carnet et sur les voyageurs qui s'avançaient péniblement, nous disons donc . . . yeux noirs à fleur de tête, nez droit, bouche grande, figure osseuse, dents ébréchées, cou long et mince, épaules larges . . . Ça ne ressemble à aucun de ces gaillards-là . . . Le susdit personnage n'est donc point dans mon carrabas. Que le diable lui torde le cou, à ce brigand-là ! Joli métier qu'il me fait faire ! conduire ces huit chevaux éreintés sous un soleil de plomb et avaler la poussière de la route de Paris à Versailles pour gagner un écu de six livres à la fin de sa journée, et recevoir encore de mauvais compliments parce que je n'aurai conduit aucun voyageur dont le signalement se rapporte à celui-ci . . . Si M. Lenoir croit que je vais rester longtemps cocher de carrabas, il se trompe ! . . . Corbleu ! c'est cet infernal Jacquot qui a eu cette belle idée ! Ah ! si on n'avait pas quelque espérance pour l'avenir ! . . . En attendant, quel diable de rapport puis-je faire ce soir sur ces gens que je mène à Versailles ? Léonard est inattaquable ! On l'accuserait d'avoir dévalisé l'église Notre-Dame que la reine le ferait relâcher le lendemain pour venir la coiffer ! . . . Les deux nobles ne disent mot . . . Quant aux autres . . . ça vaut-il la peine d'être surveillés ! Bah ! si je ne trouve rien, je ferai passer l'un d'eux pour l'auteur du pamphlet sur Mme de Polignac ! Ah ! si je pouvais découvrir l'homme dont j'ai là le signalement ! quelle belle affaire ! . . .”

Sans doute le cocher, qui, nos lecteurs l'ont deviné, n'était autre qu'un employé de M. Lenoir, (1), alors lieutenant de police du royaume, allait continuer ses réflexions et son monologue lorsque Talma et son compagnon atteignirent l'endroit où stationnait la voiture.

“ Oh ! fit l'élève de l'école militaire en s'essuyant le front, il fait chaud aujourd'hui.

—Pas autant cependant que dans votre pays, répondit en riant le dentiste. Regrettez-vous donc la Corse ?

—Non, j'aime Paris, et l'un de mes plus grands soucis est de penser qu'après mon examen de sortie je serai envoyé en garnison dans quelque ville de province.

—Et vous vous destinez toujours à l'artillerie ?

—Toujours, c'est mon arme favorite. Oh ! il y a de grandes choses à faire avec l'emploi bien entendu du canon.

—A propos, y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Davoust, votre ancien camarade de Brienne ?

—Depuis le mois de février dernier, époque à laquelle il a reçu son brevet de sous-lieutenant au régiment de Champagne cavalerie.

—Dans deux mois, vous aussi allez porter l'épaulette ; mais puisque vous passerez la journée à Versailles, il faudra que je vous mette en relation avec un charmant garçon, revenu d'Amérique, il y a quelque temps. Il a servi là-bas sous les ordres de M. de Rochambeau.

—Ah ! comment lappelez-vous ?

—Alexandre